

The background of the book cover is a deep teal color with a fine, speckled texture. A large, stylized illustration of a whale's tail, or fluke, is the central focus. The tail is a light cream or off-white color, showing fine, curved lines representing the baleen. It is angled upwards from the bottom left towards the top right. The edges of the tail are irregular and splattered with small blue and white dots, giving it a hand-painted or weathered appearance. The overall composition is simple yet striking, with the white text and tail standing out against the dark background.

Camille Brunel

# ÉLOGE DE LA BALEINE

Rivages



La baleine, dans l'imaginaire collectif, évoque bien souvent *Moby Dick*, Jonas dans la Bible ou Monstro dans *Pinocchio*. Et quand on nous parle de « cétacé », on pense aussitôt à *Sauvez Willy* ou Flipper le dauphin.

Camille Brunel jette un regard nouveau sur ces habitants du vaste monde aquatique, dotés d'une intelligence prodigieuse, d'une empathie surdéveloppée et d'une puissance colossale – on ne peut qu'user de superlatifs pour tenter de représenter ces géants des mers ! L'auteur puise ici dans différentes formes d'art comme la littérature et le cinéma, dans les connaissances scientifiques et historiques, ou encore dans ses propres expériences.

Il livre ainsi un texte engagé sur la personnalité quasi mythique de la baleine, sur l'importance de préserver cet être mystérieux et même de s'en inspirer.

Camille Brunel est l'auteur de plusieurs romans (dont *La Guérilla des animaux*, Alma, 2018 et *Après nous, les animaux*, Casterman, 2020). Il est également journaliste et critique de cinéma. La cause animale est au centre de son travail.

## Du même auteur

*Vie imaginaire de Lautréamont*, Gallimard, 2011.

*La Guérilla des animaux*, Alma, 2018.

*Le Cinéma des animaux*, UV Éditions, 2018.

*Les Métamorphoses*, Alma, 2020.

*Après nous, les animaux*, Casterman, 2020.

**Camille Brunel**

**ÉLOGE  
DE LA BALEINE**

**Rivages**

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur

[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Collection dirigée par Émilie Colombani

Couverture : © Dieter Braun

Graphisme : Pascale Granger

Illustrations : AdobeStock

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022

ISBN : 978-2-7436-5632-4

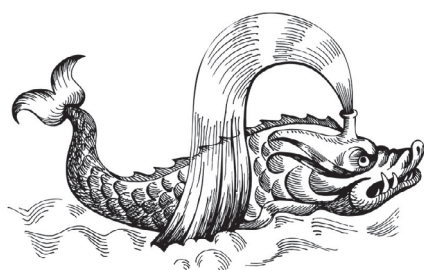
*Pour celles et ceux qui regardent  
les animaux dans les yeux*





« Entre l'éternité et hier, que s'est-il passé ? »

Carl SAFINA,  
*Qu'est-ce qui fait sourire les animaux ?*



## **I. FLOATING**



« Tu es allée là où ni le scaphandrier ni la cloche  
à plongeur ne sont jamais allés ; tu as dormi  
tout à côté de tant de marins endormis, là-bas  
où tant de mères que le sommeil avait fuies  
eussent donné leur vie pour dormir à ta place ;  
tu les as vus, ces amants embrassés, tels qu'ils  
avaient sauté de leur vaisseau en flammes,  
cœur contre cœur, plongeant sous les eaux  
exultantes, fidèles l'un à l'autre, alors que les  
cieux mêmes semblaient leur avoir manqué. »

Herman MELVILLE, *Moby Dick* (chap. 70)

Imaginons que nous sommes au XVIII<sup>e</sup>  
siècle.

Louis XIV, sur le rivage, contemple l'océan.  
À sa droite, le regard tourné dans la même  
direction, se tient une éléphante ; à sa

gauche, un australopithèque – ressuscité pour les besoins de la fable. Louis ne sait pas que c'est un australopithèque, il pense que c'est un singe, et ne lui prête pas attention. Face à eux, une forêt miroitante pousse et se dissipe, à perte de vue et jusqu'à l'horizon. De temps à autre, un animal s'élève parmi les fûts argentés : une baleine à bosse s'élance dans l'air, lévite, puis s'écrase au centre d'une couronne d'écume opaque. Voilà des jours que le roi, l'éléphante et l'ancêtre regardent bouillonner les flots. Aucun ne sait mieux qu'un autre ce qui se joue dessous.

L'australopithèque ne pense rien, il observe. L'éléphante reconnaît les animaux habituels, et l'accomplissement d'un nouveau cycle l'emplit de satisfaction. Seul le petit homme s'éloigne de la vérité. Il se dit : ce sont des poissons. Ou bien : ce sont des monstres. Pire : ce sont tous les mêmes. L'humanité seule ayant reçu du bon Dieu le don de l'individualité, il ne peut y avoir sous l'eau qu'un torrent d'animaux constitué de la duplication infinie d'une seule entité – « la baleine ». Il ne sait pas ce qu'ils pensent, il ne sait pas ce qu'ils sont – encore moins *qui* ils sont – ni où

ils vont, ni pourquoi ; il ne sait pas ce qu'ils se disent, il ignore tout des liens familiaux qui les unissent, des souvenirs qui sont les leurs, il ne voit pas ce qui les différencie, marques de naissance, malformations, cicatrices, névroses – il n'en sait absolument pas plus que les deux larrons qui l'entourent. Pourtant, depuis des jours, tous les trois regardent. Depuis des années. Depuis des millénaires.

Puis trois siècles ont passé.

L'ignorance qui poussa les baroques à représenter dauphins et baleines sous forme de gros poissons à écailles soufflant des jets d'eau par les narines s'estompa de découverte en découverte, et la maîtrise de la cétologie qui devint la nôtre commença lentement à l'emporter sur celle de nos aïeux à fourrure ou de nos cousins à défenses.

Une phénoménale dose d'humilité s'impose encore, cependant. Le règne animal est une chambre en désordre, un monde où la complexité s'accumule depuis des centaines de millions d'années. La science humaine, enfermée dans quelques cerveaux, et dans les

ordinateurs qui les imitent, n'est que l'équivalent d'une voiture Google Street View qui essaierait de cartographier l'Amazonie. Cartographier les ruines, les cadastres jaillis de nos colonies ? Facile. Mais en dehors ? Aux différentes strates des arbres ? Et sous les océans ? Nous en savons inimaginablement peu. Nous voyons mal. Nous sentons et entendons une portion infime du réel – animaux compris. Pourtant, nous prétendons savoir qu'ils nous sont inférieurs.

Il faut le répéter. Nous ne connaissons rien, ou presque, aux animaux. Jane Goodall a découvert il y a moins de cinquante ans que les singes utilisaient des outils. Moins de cinquante ans ! Dans la sérénité des jungles équatoriales, le geste se produisait depuis des millions d'années ! Ne nous laissons pas impressionner par la complexité des machines qui nous permettent aujourd'hui de scruter le réel : notre connaissance des animaux est balbutiante. Nous sommes l'équivalent d'un enfant de trois ans aux commandes du télescope *Hubble*. De Christophe Colomb certain d'être arrivé au Japon sur son bateau de bois. Et le domaine



de la zoologie, que nous parcourons encore si laborieusement, ce n'est pas seulement l'Amérique : c'est l'univers entier. Nous commençons tout juste à découvrir qu'il existe un *univers* hors de notre vieux continent. Cela ne signifie même pas que nous serons capables de le conquérir : rien n'indique qu'à l'échelle individuelle, comme à celle de notre espèce, nous soyons assez intelligents pour tout comprendre. Nous ne sommes ni plus près ni plus loin de la vérité que n'importe quel animal – ou si nous le sommes, c'est avec un écart minime.

C'est toutefois de cet écart que les livres sont faits – a fortiori les éloges. Des éloges comme des oraisons funèbres, des incantations désespérées, car en trois siècles, avec notre ignorance, le monde aussi s'est estompé. Nous sommes déjà les générations futures de celles qui ne se sont pas souciées de nous. Debout devant la mer, les pieds sur le bitume, nous ne voyons qu'une étendue bleue dont nous considérons, par défaut, qu'elle est déserte et apathique, tout juste bonne à recracher dans nos filets des trillions de tonnes de nourriture asphyxiée – avant

de nous émerveiller en apprenant qu'elle regorge encore, parfois, d'intelligence.

Nous n'avons jamais été aussi savants, ni si près de finir seuls.

Les immenses migrations de baleines, de celles qui bloquaient les ports, les colonnes d'eau soufflée annonçant l'arrivée de l'hiver, au moment du passage des oies – de celles-là, il ne reste plus que des miettes aux confins du monde humanisé, à la lisière de la Nouvelle-Zélande ou de la Colombie-Britannique.

Ce combat mené contre toutes les intelligences extra-humaines du système solaire est une tragédie.

Mais puisque nous n'avons que cela pour nous consoler de ne plus être Louis XIV, simple d'esprit propriétaire d'un royaume d'une richesse et d'une pureté enivrantes, alors servons-nous de notre dérisoire degré de connaissance pour essayer de vaincre notre propension à tout annihiler.

\*

Pour quiconque ayant découvert le règne animal dans son enfance, avant de s'en détourner, il existe grosso modo trois types de cétacés : les baleines, les dauphins et les orques, qu'on ne sait pas trop où ranger ; les cachalots aussi, peut-être – mais ce sont des baleines, non ?

Pas vraiment. Ce n'était d'ailleurs pas clair non plus pour Herman Melville lui-même qui, en dépit d'intuitions spectaculaires, tenait à considérer les cachalots comme des baleines, et les baleines comme des poissons – confusion perpétuée sur le cruel menu des restaurants norvégiens proposant encore des morceaux de baleines de Minke dans leur rubrique « poisson ».

Tâchons ainsi de mettre au clair quelques points pour commencer ; tout ce que l'auteur de ces lignes peut mieux connaître que l'auteur de *Moby Dick*, ayant l'avantage d'être né cent soixante-sept ans plus tard. Juché sur les épaules de classificateurs

minutieux, de vivisectionnistes nauséeux, à la main et la morale aussi sales l'une que l'autre, d'observateurs patients enfin, je pense pouvoir proposer le résumé suivant qui n'est, on l'imagine, qu'un arpentage de surface – puisqu'il ne s'agit encore que d'analyser la configuration des chairs.

S'il ne fallait retenir qu'une chose, c'est qu'il existe deux catégories de cétacés. Les baleines à proprement parler constituent le groupe des *mysticètes* : sans sonar, avec un évent en deux narines et une sorte de herse étroite et velue fixée à la mâchoire supérieure, les fanons, qui leur permet de retenir, poussant avec la langue la quantité d'eau avalée en ouvrant la bouche, leurs aliments : krill, crevettes, poissons, plancton. Les cachalots, quoiqu'ils n'aient de crocs qu'à la mâchoire inférieure, ne sont donc pas des baleines mais des *odontocètes*, l'autre catégorie, la plus diversifiée : pourvus de dents, ceux-là attrapent leurs proies l'une après l'autre, utilisent un sonar pour connaître ce qu'il y a devant eux, et leur évent n'est formé que d'une ouverture unique. Classons également les orques dans la catégorie des

odontocètes, puisque ce sont des delphinidés. Dents, sonar, évent unique. Pour le dire simplement : des dauphins. Les plus gros. Voilà qui est fait.

À présent, zoomons légèrement, puisque la technologie le permet.

Le groupe des mysticètes révèle des stars : la baleine à bosse (*Humpback whale*, la chanteuse), la baleine bleue (*Blue whale*, le plus grand corps jamais commandé par une seule conscience), la baleine boréale (*Bowhead whale*, le corps le plus âgé : sans la ruée initiée en 1840, le *bowhead rush*, il resterait des contemporaines du capitaine Achab, car elles peuvent vivre au-delà de deux cent cinquante ans). Pauvre baleine boréale, à ne pas confondre avec le rorqual boréal (*Sei whale*), qui n'a pas du tout la même tête, et porte quant à lui très mal son nom français puisqu'on le trouve dans tous les océans. Si enfin la baleine blanche est une chimère, ou le fruit d'exceptions albiniques, on croisera plus facilement la baleine grise (*Gray whale*) et la baleine noire, qui est en fait la baleine franche (*Right whale*, avec son visage étonnant, sa